

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

II.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

II.



Amsterdam. — L'enfance d'une grande ville. — L'écho révélateur. — Une contrefaçon de la forêt de Bondy. — Les Juifs indiscrets. — Le réveil d'une cité maritime. — Hollando-graphie. — Le palais. — Le Midsipmann-Russophile. — Comment s'en vont les trépassés! — Intéressante locomotion des Tuchesk. — La Nouvelle-Eglise. — Une chaire en dentelle. — Bourse et Vieille-Eglise. — Honneur aux moutards d'Amsterdam! — Groot concert à la Strauss. — Jardin zoologique. — Un repas fantastique. — Le sabbat des Juifs. — Musées. — Une synagogue le soir. — Stoomboot Mercurius. — Le Zuyderzée. — Saltimbanques et jongleurs. — Une kermesse hollandaise. — Le cirque Loisset. — *Saardam* ou *Zaandam*. — La cabane d'un héros. — L'empereur-charpentier de marine. — Où l'on devient Russe. — *Broeck*. — Le canal du Nord. — *Le Helder*.

Amsterdam, septembre 1855.

MADAME,

Nous sommes à Amsterdam depuis cinq jours déjà, et je suis Hollandais jusqu'à la pointe des cheveux. Il ne me reste de Français que le cœur.

Que voulez-vous? J'ai la tête si occupée des Bataves, des ducs de Gueldre, des seigneurs de Frise, de Charles-Quint, de Philippe II, de Guillaume de Nassau *le Taciturne*, le fondateur des Provinces-Unies, que pour peu que vous ayez d'ennui à vous occuper de leur histoire, ne lisez pas ma lettre... Il me serait impossible de parler d'autre chose en ce moment, tant je suis plein de mon sujet. Je crois que M. Dory m'enivre avec ses récits hollandais. Et pourtant, ils ne ressemblent guère aux Mille et une Nuits, car loin d'être fantastiques, ils sont d'une accablante réalité.

Au fait, pour vous servir d'introduction, et ne pas rendre trop sévère le début de ma lettre, lettre que vous voulez savante, sérieuse et pleine de faits, me dites-vous dans votre aimable réponse, parlons d'abord d'Amsterdam.

Nous avons fait notre entrée dans cette belle ville, par un soleil magnifique qui ruisse-

lait sur les dômes, les coupoles, les clochers, les canaux, les mille navires qui vont et viennent au beau milieu de ses rues, les quais interminables aux somptueuses demeures qui forment ces mêmes rues, et les arbres énormes qui les décorent. Il était midi. M. Dory avait fait placer ma mère dans un omnibus très-confortable, et, montant avec moi sur un haut siège, disposé à l'anglaise, derrière le cocher, nous dominons là, comme d'un observatoire, les innombrables moulins à vent qui forment l'enceinte de cette grande cité, et la ville que nous allons parcourir pour nous rendre à l'hôtel du Doëlen, Doëlenstrasse, ou rue du Doëlen, si vous aimez mieux, dont à l'avance nous avons fait choix.

Or, de notre résidence aérienne, comme d'une chaire savante, mon cher maître commence là sa leçon :

— Ce n'est pourtant qu'au x^e siècle, me dit-il, qu'après une lutte de mille ans contre la mer, les marécages et la nature entière, les Bataves parviennent à reposer sur cette terre qu'ils ont conquise par le courage et la patience.

Au x^e siècle encore, des cabanes de pêcheurs couvraient cette digue de l'*Amstel*. Peu à peu ces chétives mâsure^s devenaient une bourgade. Ensuite les seigneurs d'Amstel lui donnaient des privilèges. Enfin elle prenait le nom de ville. Resserrée dans un pays humide, marécageux et peu fertile, entre le *golfe de l'Ye*, et la *mer de Haarlem*, cette cité naissante devenait bientôt la proie de l'incendie. Mais elle se relevait énergiquement de ses ruines, chassant, en 1292, Gysbrecht-Van-Amstel, son suzerain, qui avait eu part à l'assassinat du comte Florès de Hollande, prenait le nom d'*Amsterdam*, et devenait la plus opulente et la plus splendide cité du comté de Hollande.

Vois un peu comme elle présente la forme d'un arc immense, dont la corde est l'*Ye*, l'un des bras du *Zuyderzée*. Ses murs sont entourés d'un large canal, et, dans l'intérieur de la ville, regarde, voici quatre autres grands canaux parallèles à celui de l'extérieur, reliés entre eux par une foule d'autres canaux qui les coupent perpendiculairement, pour aboutir à un même centre. N'admires-tu pas comme tous ces canaux sont bordés de boulevards plantés de tilleuls, décorés de superbes maisons, et forment ainsi de charmantes promenades ?

— Mais alors ces canaux se croisant ainsi à angles droits, forment une foule d'îles qui composent autant de quartiers ? dis-je à mon précepteur.

— Précisément, et voilà pourquoi tu vois une multitude de ponts mobiles, qu'un mécanisme ingénieux fait lever en l'air quand un navire veut passer. Tiens, regarde ici : cette goëlette pavoisée et couverte de marchandises arrive... Le pont se lève, le vaisseau passe, le pont retombe.

— Cela est vraiment très-curieux... Que de ponts en effet, que d'églises, quels beaux palais, que de clochers, et... tous ces carillons, écoutez donc ! qui font entendre des mélodies aériennes. Avec tout cela, il y a un mouvement, une agitation, une vie, tout comme à Paris.

— N'appelle pas cela curieux, mon ami, dis que c'est admirable! reprend M. Dory. Figure-toi que la couche supérieure de tout ce sol d'Amsterdam se composant de bourbe et de sable, toutes les maisons sont construites sur pilotis. Un jour, ne s'aperçut-on pas que des myriades d'insectes, espèce d'artisons, apportés certainement par des navires venant des zones tropicales, rongeaient les pilotis et menaçaient les maisons de chute et de destruction? Juge un peu quel fut l'effroi des habitants. L'hiver vint fort à propos, car il fit justice de ces hôtes malencontreux.

Nous arrivons à notre rue du Doëlen, et notre installation dans un fort bel appartement force ici mon orateur au silence.

Pour mon compte, j'ai une fort jolie chambre qui donne sur des bosquets où l'on prend le café, où l'on fume, où l'on bavarde.

Silence! On cause en français à cette table, et c'est de Sébastopol que l'on parle. Écoutons.

Je ne me fais pas scrupule d'écouter, Madame. Ne s'agit-il pas du glorieux siège que nos braves armées livrent à une cité de bronze et de granit? On est contre nous, là au-dessous... C'est un Russophile qui déclame. Il annonce que nous ne prendrons jamais cette terrible ville, le boulevard de la Crimée...

On écoute la discussion dans le bosquet. Ne pourrais-je donc me venger du Cosaque qui nous maltraite si fort? A l'affut!

— Pendant que l'empereur des Français reçoit la visite de la reine d'Angleterre, ce qui nous amuse beaucoup, dites-le moi, Monsieur, s'écrie notre homme, que devient la Prusse?

— *Russe!* répondis-je énergiquement, caché que j'étais par un rideau...

Cette réponse, provenant comme d'un écho, éveilla l'attention. Le Cosaque n'ajouta pas moins :

— Et que fait l'Autriche?

— *Triche!* criai-je.

Vous dire, Madame, le rire fou qui s'empara des curieux auditeurs de nos politiques qui savaient le français, serait impossible. Je profitai du tapage pour regarder les causeurs... c'était un tout jeune officier de la marine hollandaise, et un vieux hospodar, un Kalmouk sans doute.

Sur ce, le dîner sonna. C'est une œuvre trop sérieuse en voyage que celle du dîner pour la manquer, Madame. Je descendis en hâte, donnant le bras à ma mère, et suivi de mon cher précepteur. On causait encore, dans la salle, de l'écho du Doëlen. Le hasard me donna pour voisin, juste, l'officier de marine russophile. En face de nous, quel n'est pas l'étonnement de ma mère, de retrouver M. et M^{me} Blummer, qui nous avaient quittés à Arnheim. Ils nous demandent de les mettre à notre remorque pour parcourir la ville. Comment refuser? En attendant, le dîner doit leur plaire, car il est fort confortable. En

effet, les mandibules de M. Blummer jouent à ravir. Pour moi, j'entre si bien en connaissance avec l'ennemi de nos succès futurs à Sébastopol, qu'il m'offre de me conduire, le lendemain, voir une partie de la ville, et de m'en faire les honneurs, comme on lui a fait ceux de Paris, d'où il arrive, où il a vu la reine d'Angleterre, et dont il a bien voulu trouver assez convenables les produits de l'Exposition universelle. Sur ce, nous nous saluons, et nous laissons la table aux amis de la bouteille. Il y en a quelques-uns en Hollande.

Notre toilette faite, M. et M^{me} Blummer requis de nous suivre, nous partons à pied, pour notre première excursion dans la ville. Je ne vous dirai pas que nous étions brillants; mais au moins nous étions... distingués. Pardonnez-moi cet amour-propre; il a son prix. Où allions-nous? Dam! un peu à la grâce de Dieu!

Nous suivons d'abord une rue fort belle, ayant de riches magasins, sans canal à son centre, et si peuplée qu'il ne tenait qu'à nous de l'appeler rue Saint-Honoré ou Chaussée-d'Antin; toutes fois, son vrai nom était *Kalverstrasse*. Je le sais à cette heure, mais je l'ignorais alors. La fantaisie prit à je ne sais qui de notre société, peut-être bien suis-je le coupable, de tourner à droite, de traverser des ponts, de franchir une place, celle de Rembrandt; sa statue en bronze me reste au souvenir; et, autant nous admirions l'élégance et la beauté de la ville, ses aspects pittoresques sous ses grands arbres et ses îlots de maisons nageant dans les eaux, autant nous restons stupéfaits, quand, ayant pénétré dans des rues plus étroites et plus sombres, nous ne rencontrons plus que maisons à façades sordides, à fenêtres crevées, à portes immondes. Et puis, toute une population sale et déguenillée encombre les devantures de ces échoppes, et une odeur nauséabonde monte à notre cerveau. Nous voulons retourner sur nos pas, nous nous retournons...

— Ciel! que veut ce monde? crie ma mère toute effrayée.

Figurez-vous, Madame, que la Cour des Miracles, avec tous ses truands, ses malin-greux, ses escogriffes, ses sacrispans, hommes, femmes et enfants nous eussent suivis en masse, nous n'aurions pas eu plus étrange, plus ignoble, plus abominable escorte que celle qui nous foulait les talons. Et notez que toute cette populace qui nous pressait de la sorte semblait vouloir nous toucher, nous palper, nous pelotter. Les femmes, hâves, décharnées, purulentes, nous riaient d'un sourire jaune. Les plus jeunes, maigres et flétries, les cheveux râsés, toutes sans exception, et remplaçant leur chevelure absente par d'immondes tours de toute couleur, allaitaient sans vergogne leurs enfants, comme dirait M. Dory. Les hommes, vêtus de souquenilles et voilant leur nudité dans des lambeaux de huppelandes, nous considéraient de cet œil cupide qu'allume la vue de la richesse. Les enfants, enfouis dans des robes ou des paletots trop grands pour leur âge, nous tendaient la main.

Était-ce le costume étranger peut-être de M. Dory et de M. Blummer, les bijoux de ma mère, une certaine casquette brodée d'or, à la mode des étudiants d'Allemagne, que j'a-

vais eue à Heidelberg, ou le mantelet de dentelles de M^{me} Blummer, qui excitaient la curiosité de cette plèbe impure ? Je ne saurais le dire.

— Sommes-nous donc dans la forêt de Bondy ? m'écriai-je.

— Nous sommes tout simplement dans le quartier des Juifs ! répondit placidement mon digne pédagogue.

— Oh ! sortons-en donc au plus vite ! fit ma mère.

En vérité, Madame, le peuple juif est véritablement maudit de Dieu, car il porte un signe de malédiction sur la tête, et inspire l'horreur aux autres peuples ! Oui, c'est une nation déicide, car le ciel en fait la honte de la terre...

Notre position était un cauchemar : nous avons su nous y soustraire sans retard. Une heure après, nous étions dans un jardin public, à entendre des chants... français, s'il vous plaît, et une fort belle et bonne musique qui nous rendit l'âme plus sereine et plus heureuse.

Le lendemain matin, en attendant le réveil de ma mère, et pendant que M. Dory était parti en éclaireur, je sortis, moi aussi, curieux de voir le réveil d'Amsterdam.

En effet, les magasins s'ouvraient de toutes parts ; les navires étaient en mouvement, déchargeant leurs marchandises ici, à la porte même de leurs destinataires, reprenant là de nouvelles cargaisons devant les entrepôts ; les ponts se levaient et s'abaissaient sans relâche ; les paysans de Haarlem, les paysannes de la Gueldre, de jeunes Frisonnes, ou des femmes de Saardam ou de Broeck, arrivaient, vêtus de costumes pittoresques, et apportant des provisions destinées aux marchés ; de nombreuses laitières avec leurs seaux peints en blanc ou en bleu, et ornés de cercles de cuivre brillant ; on lavait le devant des maisons jusqu'au troisième étage, à l'aide de pompes ; on enfonçait ici des pilotis dans la vase, pour poser de nouvelles fondations ; là, des soldats portaient, tambour en tête, pour aller manœuvrer au-dehors ; sur plusieurs points, des sergents de ville, stationnant auprès de certains appareils, distribuaient de l'eau à tout venant. J'interrogeai l'un d'eux sur cet usage, il ne put répondre. Mais en rentrant à notre hôtel, je sus que, malgré sa situation au milieu des eaux, Amsterdam manque d'eau potable. L'eau à boire est fournie par Utrecht, qui l'envoie dans des cruches de terre. C'était cette eau que j'avais vu distribuer. Et encore ne la donne-t-on que moyennant finance. Les classes pauvres reçoivent la leur de la rivière de Vècht, à douze kilomètres d'Amsterdam. En outre, je remarquai bien vite que toutes les maisons sont pourvues d'une citerne pour recueillir les eaux pluviales. Mais leur aspect jaunâtre, et leur goût nauséabond, me fait supposer que nul ne peut en boire.

Dans cette course matinale, j'avisais une foule de petits bateaux disséminés sur les canaux les moins fréquentés. Rien ne me semblait curieux comme les petites maisonnettes en planches dont ils étaient chargés. Il ne manquait rien à ces habitations flottantes de tout ce qui constitue un ménage de terre ferme, jardin, basse-cour, animaux domes-

tiques. Un passant put m'apprendre qu'un grand nombre de familles pauvres vit ainsi à moindres frais dans ces réduits misérables, mais qui ne laissent pas d'offrir un côté pittoresque.

Bientôt j'arrivai sur la place du Marché, vaste, assez régulière, et que décore un château-fort de briques, moderne, avec tourelles et donjons. Je l'avais vu la veille, lorsque nous nous sauvions des juifs. J'étais donc dans leur voisinage. Comment faire ? J'entrevois deux tours blanches, carrées, entre lesquelles brillait le signe de notre salut, et je tenais à aller entendre la messe. Je bravai donc le dégoût que m'inspiraient ces misérables, et, longeant un canal, j'atteignis l'église. La statue de Moïse d'un côté, et celle d'Aaron de l'autre, décorent sa façade. Elle est neuve. Mais le Dieu qui l'habite est le plus ancien des êtres, et je le priai avec bonheur. Votre nom, Madame, se confondit avec celui de ma mère sur mes lèvres et dans mon cœur.

En sortant de l'église, je voulais retourner à l'hôtel, mais ne trouvant personne qui me comprît, je dirigeai mal mon chemin, et j'allai tomber en face de la mer, c'est-à-dire en face du Zuyderzée, qui est une véritable mer. Oh ! le spectacle valait le déplaisir de s'être égaré. Je me trouvais dans une Venise. C'était le port : on le nomme *Buitenkant*. A la vue de ces milliers de vaisseaux qui se pressent là, sous vos yeux, on reconnaît vite, bien vite, l'une des reines du commerce du monde. Deux magnifiques bassins, assez larges pour donner asile à près de deux mille navires, sont protégés par de puissantes digues, qui offrent aussi l'avantage de mettre la partie de la ville la plus rapprochée de l'Ye à l'abri des irruptions de la mer.

Tout près de la digue occidentale, on me fait remarquer une sorte de halle qui est l'établissement d'emballage pour le hareng. On m'apprend aussi que la pêche du hareng était autrefois l'une des branches les plus importantes de l'industrie d'Amsterdam. Il n'était pas rare, dit-on, de voir une flottille de plus de deux mille barques partir pour cette pêche. A peine en compte-t-on deux cents aujourd'hui. Toutefois, le retour de la première barque est encore un événement. On lui fait fête, et les harengs qu'elle apporte sont envoyés, par un exprès, au roi, qui fait, en échange, un don de cinq cents florins.

Tout près de cette halle, en traversant un pont jeté sur le port, on est à l'Hôtel des Bateaux à vapeur, *Nieuwe-Stads-Herberg*, ou Nouvelle Auberge de la Ville. Je suis admis à monter dans la salle supérieure, moyennant un demi-florin, et vraiment je m'applaudis de cette courte ascension, car on y jouit d'une vue magnifique sur l'Ye et le Zuyderzée. Et puis j'aime la mer. L'aspect des navires qui partent ou qui arrivent, ceux que l'on charge ou que l'on dépouille de leur fret, ces banderoles de toute couleur qui flottent au vent, les barques et les canots qui se croisent dans tous les sens, les chants des marins, leurs costumes, l'odeur du goudron, la mer qui s'agite, l'horizon sans limites, la terre qui fleurit à côté des vagues et des lames qui menacent, les contrastes de ces deux vies de l'homme

de mer et de l'homme de terre, tout ce spectacle grandiose éveille si fort mon imagination que je rêve et médite en face de ces grandes œuvres de Dieu.

C'est ce qui m'arrive ce jour-là. Je m'oublie au point que l'heure du déjeuner est venue, que ma mère m'attend sans doute, et que le bon Dory va se faire méchant pour me gronder.

Cependant je ne résiste pas à monter aussi sur une autre plate-forme que l'on me signale plus loin, celle de la Société de *Zeemanshoep*, *Espérance du Marin*. La vue change là, et ce n'est plus la mer seule que l'on voit, mais toute la ville d'Amsterdam, avec ses milliers de moulins à vent qui forment sa ceinture, avec ses canaux, ses navires errants dans la cité, et sa multitude fourmillante.

Cette Société du *Zeemanshoep*, pardon de ces mots étranges, mais que diriez-vous de *Keddermolen-Sleeg*, de *Hout-Gracht*, de *Zwanenburg-Waal*, de *Ouderijos-Wookburg-wool*, et bien d'autres avec lesquels nous sommes obligés de nous familiariser? cette Société, dis je, est composée de trois cents membres, pour la plupart capitaines de navires. Ils placent à leur grand mât un pavillon rouge portant le numéro d'ordre de leur inscription sur le registre de la Société, afin de se reconnaître quand ils se rencontrent en pleine mer. Une caisse de secours pour les veuves et les orphelins est annexée à cette Société. C'est donc une œuvre toute de philanthropie, et celles-là je les aime.

J'irais bien voir aussi, dans la même rue que l'Hôtel de *Zeemanshoep*, l'*Ecole des Marins*, que l'on me dit être l'un des plus remarquables établissements d'Amsterdam. Quarante-vingts jeunes gens, fils de marins, y sont élevés aux frais de l'État. Une petite frégate est placée dans la cour, et sert à leur enseignement pratique. Je vois les flammes de ses mâts que le vent lutine, mais la pensée de ma mère m'appelle au plus vite auprès d'elle.

Il y aurait bien encore l'*Ile de Kattemburg*, à laquelle on arrive par le pont du même nom, où se trouvent tous les grands chantiers de la Hollande, et ses modèles de navires, et ses provisions de toutes sortes,

Et puis le *Port-Franc*, *Ryks-Entrepôt-Dok*, avec d'immenses entrepôts...

Mais il me faut partir. Je me contente de les voir de loin. Je vous les signale, Madame, pour que ma lettre vous serve de guide à votre premier voyage en Hollande.

Je prends alors mon grand élan, et me voilà retournant vers Doëlenstrasse. Heureusement je ne me trompe pas cette fois, car je me sers d'un magnifique clocher, que je sais voisin de notre hôtel, comme d'un phare. Aussi je vais sans m'arrêter. Seulement, une chose appelle encore mon attention. C'est tout un régiment de jeunes filles, étrangement habillées, qui se rendent à quelque église sans doute, ou à la promenade peut-être, conduites par des religieuses. Représentez-vous, Madame, toutes ces jeunes filles vêtues d'une longue robe dont la moitié est du plus beau rouge, c'est tout le côté gauche, et l'autre moitié du plus beau noir, c'est le côté droit. Je trouve cette bizarrerie bien stupide. Ce sont les orphelins protestantes, me dit-on.

Bon ! voilà que je rencontre , un peu plus loin , toute une armée de moutards , orphelins protestants aussi. Mais le noir ni le rouge n'entrent pas dans le costume de ces enfants. Ils ont culotte et casaque mi-partie jaune et mi-partie vert.

Je crois qu'en Hollande on ne brille pas par l'imagination. Que l'on fasse du bien à ces enfants , c'est merveille ! Mais , tout au moins , qu'on ne les change pas en caricatures , et que la bonne œuvre ne devienne pas une arlequinade !

Permettez-moi , Madame , à défaut de fleurs de Hollande , de vous offrir quelques jolis petits mots de la langue , et veuillez vous exercer à les prononcer. A mon retour , nous pourrons ainsi faire du hollandais.

Patentoliefabrykraap! Kleedingstukken! n'est-ce pas joli ?

Et celui ci donc ? *Koekbankekkabker!*...

Au début de ma lettre , je vous annonçais des récits très-graves , et je ne suis encore qu'à la superficie des choses et aux bagatelles de la porte. Je les ajourne à une autre lettre , Madame , d'autant mieux que celle ci est déjà fort longue et que je crains de vous fatiguer... la vue.

Je laisse la plume à ma bonne mère , pour la première fois que son cœur la portera vers vous , et , priant Dieu de vous avoir en sa sainte et digne garde , je vous offre toutes les pensées les plus respectueuses et les plus affectionnées de l'âme de votre jeune ami ,

E. D.

Amsterdam , septembre 1835.

Je ne sais pas si j'aurai le courage de t'écrire bien longuement , ma chère Agathe. Ta pauvre Fanny vient d'être bien ma'ade par le cœur. Emile m'a manqué pendant toute une matinée. Monsieur ne s'était-il pas avisé d'aller... je ne sais où ? Je l'ai cru mort , tué , noyé , perdu ! Juge de ma douleur... Enfin il m'est arrivé vers midi , les mains dans les poches , et me racontant avec une philosophie sans égale qu'il venait de faire des études morales sur le peuple d'Amsterdam. Heureusement ses embrassements chaleureux m'ont rendu quelque vie. C'était avant-hier , cela , et hier , vendredi , j'ai pu sortir.

Emile s'est fait l'ami , je ne sais trop comment , d'un jeune et bel officier de la marine hollandaise , qui s'était promis de nous faire les honneurs de sa capitale. Il a tenu parole hier , et nous a fait voir les principaux monuments de la ville

Chemin faisant , comme il me donnait le bras , je lui ai parlé de sa profession , par poëtesse. Il m'a paru enthousiaste de la marine , et il ne trouve rien au monde de plus beau que cette vie de dangers et de fatigues. D'ailleurs , tout Hollandais est marin. On ne vit que dans l'eau ici.

— Notre flotte, me dit-il, se compose de cent et un vaisseaux de première et de deuxième classe, y compris dix-huit bateaux à vapeur, avec deux mille trois cent cinquante canons, et quarante-trois chaloupes canonnières portant cent cinquante-deux bouches à feu.

Le corps de marine actif est de cinq mille deux cent soixante-neuf hommes. La marine marchande compte près de sept mille navires, dont deux mille pour les voyages de long cours.

On voit sur toutes les mers le pavillon national de Hollande, qui n'est autre que le tricolore français, avec cette différence que chaque zone de couleur commence à la hampe.

— Et votre armée de terre, lui dis-je, est-elle nombreuse?

— Elle compte neuf régiments d'infanterie, répondit-il, huit de cavalerie, quatre d'artillerie, un corps de pontonniers et un corps d'ingénieurs.

Quant à la population complète de la Hollande, elle compte à peu près quatre millions d'habitants, dont un million de catholiques et cent mille juifs.

Cette population est répandue sur une superficie de quatre cent quarante myriamètres, sans y comprendre le duché de Luxembourg.

Vous savez, du reste, que notre Hollande ne compte que onze provinces :

Le Brabant Septentrional,

La Gueldre,

La Hollande Méridionale,

La Hollande Septentrionale,

La Zélande,

L'Utrecht,

La Frise,

L'Over-Yssel,

Le Groningen,

La Drenthe,

Le duché de Limbourg.

En outre, le Luxembourg est gouverné, à titre de grand-duché de la Confédération Germanique, par notre roi des Pays-Bas.

— C'est très-bien; mais toute votre grandeur et votre puissance consistent dans vos magnifiques possessions en Asie, en Afrique et en Amérique, ajoutai-je, comme pour glorifier la Hollande.

— Oh! alors la superficie de nos terres est de vingt mille quatre cents myriamètres, avec neuf millions d'habitants.

En somme, le revenu de l'État s'élève à soixante-onze millions de florins, mais notre dette est de trente-six millions.

Mais, pardon, Madame, nous voici au *Palais*; veuillez me permettre de vous y introduire et de changer la thèse.

Cet édifice a été construit en 1648, par Jan-Van-Kampen. Pour en asseoir les fondations, il fut obligé de poser treize mille six cent cinquante-neuf pilotis. C'est un carré qui mesure quatre-vingt quatorze mètres de longueur, soixant-dix-huit de largeur, et trente-neuf de hauteur. Ses frontons sont ornés de bas-reliefs. Vous voyez qu'il est surmonté d'une coupole haute de vingt-deux mètres. Cette coupole a un magnifique carillon : malheureusement vous ne l'entendrez pas, car il a besoin de réparation en ce moment.

— Je vous avoue que nous en avons bien assez d'autres dans votre ville, lui dis-je. Nos oreilles françaises ne sont pas habituées à ces harmonies aériennes. Mais qu'y a-t-il sur cette flèche de la coupole ? N'est-ce pas un vaisseau doré ?

— Qui représente les armoiries d'Amsterdam, acheva notre officier.

Il y a quarante ans, ce palais servait encore d'Hôtel-de-Ville.

Je ne vous dissimulerai pas que le patriotisme des Hollandais se trouva vivement blessé lorsque, en 1808, le roi de Hollande, Louis Bonaparte, donné par votre grand Napoléon, comme tous les rois de l'Europe, choisit ce palais pour le lieu de sa résidence. Ils virent avec une indignation profonde ces vénérables salles, où les anciens de la Commune tenaient autrefois leurs réunions, envahies par les courtisans et les valets de chambre...

— Monsieur, Monsieur, fit le bon Dory, qui écoutait jusques-là sans mot dire, permettez-moi une simple observation qui ne laisse pas d'être concluante. Je tire de ma poche, vous voyez, ce petit livre, qui est un court abrégé de l'Histoire de la Hollande, car j'aime connaître l'histoire des pays que je visite, et je lis :

« Lorsque, en 1808, le roi Louis Bonaparte voulut transférer sa résidence d'Utrecht à Amsterdam, cette dernière ville lui envoya une députation pour le prier de donner au plus bel édifice de la ville la plus belle destination qu'il pût jamais obtenir, à savoir : l'honneur d'être le Palais du Roi. Le Roi y consentit, et le palais fut approprié à sa nouvelle destination. »

Voici le volume, Monsieur, voulez-vous me permettre de vous en faire hommage ? ajouta M. Dory d'un air quelque peu narquois.

— Hum ! fit Emile malicieusement, mais en sourdine, c'est un reste d'une mauvaise humeur de Russophile...

Je n'ai pas compris ce que voulait dire mon fils...

Notre officier, quelque peu confus, refusa le livre, et demeura muet.

Nous quittons la superbe place sur laquelle s'élève le Palais, et nous entrons. Pour être juste, je te dirai, ma bonne Agathe, que l'intérieur témoigne de la richesse de la cité qui a fait construire ce monument. La Salle du Trône est, sans contredit, la plus belle de ce genre qui existe en Europe. On est frappé d'admiration en voyant la grand'salle des Fêtes, autrefois salle des délibérations municipales. Elle est toute revêtue de marbre blanc, et compte trente-trois mètres de hauteur sur quarante de long et vingt de large. Au-dessus des deux portes d'entrée principales sont placés des drapeaux et des trophées

pris sur les Espagnols dans la guerre de l'Indépendance, et sur les tribus indiennes des colonies. Les peintres et les statuaires néerlandais du XVII^e siècle ont orné ce palais de leurs chefs-d'œuvre. On en trouve partout. Il n'est pas jusqu'aux poètes Huygens et Vondel qui n'aient célébré, dans leurs vers, cet admirable édifice.

— Mais depuis que ce palais a été transformé en habitation royale, dis-je au marin silencieux, où la municipalité tient-elle ses séances ?

— Les bâtiments de l'Amirauté servent aujourd'hui d'Hôtel-de-Ville, me répond-il froidement. Il renferme un grand nombre de beaux portraits de nos bourgmestres et d'illustres citoyens. Sous ses murs se trouve un caveau dans lequel on conserve le trésor de la Banque d'Amsterdam.

Nous faisons l'ascension de la coupole, et cela en mérite la peine. Nous dominons toute la ville; nous pouvons compter tous ses clochers, et elle en a de superbes; nous distinguons à merveille la forme de l'arc qu'elle affecte; nous admirons ses navires qui se promènent, et nous remarquons facilement que du côté de la mer la ville est protégée par la puissante écluse de *Halwegen*, et du côté de l'est par le Fort de *Naarden*.

A peine sommes-nous descendus sur la grande place du Palais, que nous nous trouvons face à face avec un enterrement. C'est un protestant que l'on conduit à sa dernière demeure, sans passer d'abord par la maison de Dieu. Comme à Paris, le corps est dans un corbillard; seulement, un seul cheval le traîne. Quant au cortège, il se compose de six hommes en noir, en longs manteaux, et coiffés de hauts chapeaux à trois cornes qui portent, comme des bricks, de longs crêpes flottants... Ce sont des p'euurs payés. Mais de la famille, pas un membre! Le pauvre trépassé gagne son asile sans un seul des siens!... Je trouve la mort bien triste partout; mais elle est encore plus lugubre pour les Luthériens et les Calvinistes!... dans la ville d'Amsterdam.

Pour me rappeler à des idées plus sereines, voici mon Emile qui me montre, à un autre angle de la place, un singulier équipage dans lequel se prélassent, avec béatitude, une antique douairière. Figure-toi une de nos plus vieilles berlins jaunes, repoussée de tous les carrossiers pour son affreux ventre et son atroce lourdeur. Ote-lui ses roues et pose-la à terre, comme un traîneau. Donne-lui pour cheval un étique roussin, et en heidoque fais asseoir un vieux père Pipelet en chapeau tromblon. Tel est l'équipage en question. Juge si mon fils rit. On appelle cela aller en *tuchesck*. Et il y a bien des dames qui font ainsi leurs visites. Dis-moi si cette mode te plaît; je t'enverrai un *tuchesck*: ce sera mon cadeau de voyage.

Quel sacrilège, ma chère Agathe! Avoir donné au protestantisme, si froid, si guindé, si raide; le sublime édifice, tout voisin du Palais, que l'on nomme ici la *Nouvelle-Eglise*. C'est une abomination! Ce magnifique monument date de 1418. En 1421, un incendie le réduisit en cendres. On le rebâtit aussitôt. Vers 1500, la Nouvelle-Eglise comptait trente-quatre autels. En 1578, les Iconoclastes modernes les brisèrent sans miséricorde.

Excursions.

Les délicieuses peintures des vitraux représentent la délivrance de la ville. Mais ce qui nous livre au dernier paroxysme de l'admiration, c'est la chaire sculptée en bois, dont toutes les parties sont des chefs-d'œuvre, un vrai poëme, une hymne religieuse, mais surtout la merveilleuse pyramide à jour qui monte jusqu'à la voûte et sert d'abat-voix. Cette chaire est unique au monde, je ne crains pas de le dire. L'escalier est tout fouillé à jour. Les panneaux offrent dans leurs profondeurs d'admirables perspectives, des paysages, des groupes, des édifices. C'est toute l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament mise en action. Elle est le don d'un bourgmestre. Dire que c'est un méthodiste glacé, un Calviniste enroué, un orgueilleux luthérien ou un quaker ridicule qui parle du haut de cette sublime tribune!

A la place du maître-autel, chère, se trouve le beau monument érigé en l'honneur du célèbre amiral de Ruyter, mort en 1676. C'est une magnifique statue couchée, qu'entourent des tritons sonnans de la conque, des proues de navires, et que surmonte une Renommée.

Du reste, il y a bien d'autres tombeaux dans cette église, en y comprenant le sarcophage aérien de l'amiral Wittebintinck; je remarque spécialement ceux de Van-Kinsbergen et de Van-Spoyk, le brave marin qui se fit sauter avec son vaisseau afin de ne pas tomber aux mains des ennemis.

Nous admirons aussi l'orgue, l'orgue qui forme double étage, l'orgue que supporte une boiserie d'un travail exquis, et que décorent des fermoirs peints avec talent. En outre, des colonnes gracieuses se joignent à la boiserie et sont d'un très-bel effet.

Il faut dire que les indigents sont nombreux à Amsterdam, et, nonobstant le désir que tu me connais de soulager les pauvres, ils se jettent sur vous avec tant de violence et vous obsèdent d'une si déplaisante complainte, qu'il faut presque user de violence pour s'en débarrasser. C'est ce qui nous arrive sur divers points de la ville, mais notamment à notre sortie de la Nouvelle-Eglise. Cela tient, je crois, à ce que l'on est très-généreux dans cette ville, car on prétend que chaque jour vingt mille indigents dînent aux frais de la cité.

Sur la même place du Palais, notre jeune officier nous fait voir la *Bourse*, superbe édifice terminé en 1845. Une colonnade et une statue de Mercure en forment les principaux ornements. Elle est le témoin d'un singulier usage dans la première semaine de la kermesse, à la fin de septembre. Tous les enfants de la ville, précédés de tambours et de fifres, ne sont-ils pas admis à faire une entrée solennelle dans la grand'salle de l'édifice? Pourquoi cet honneur à des gamins? vas-tu dire. Si l'on en croit la tradition, c'est un privilège qui consacre le souvenir d'un service signalé que des enfants occupés à jouer rendirent à la ville en découvrant un plan d'attaque de l'ennemi.

De la Bourse, notre guide, dont le visage a peine à se rasséréner, nous conduit à la *Vieille-Eglise*. C'est un fort beau monument du *xiv^e* siècle, avec de nombreux pignons sur les bas côtés, et que décorent de splendides vitraux. Elle appartient aussi au culte ré-

formé. Nous pouvons même assister au prêche, car le ministre est dans la tribune et pérorer devant une assez maigre assemblée. Mais il parle en hollandais d'abord ; ensuite son verbe me semble pâteux et son geste peu expressif. Nous nous contentons donc de voir les tombeaux des grands-amiraux Heemskerk, Van-der-Huist, Sweers, Van-der-Zan, et du feld-maréchal Wirtz.

L'Église de l'Ouest, *Wester-Kerk*, offre à nos éloges un clocher fort remarquable par la beauté de ses proportions. Mais nous ne lui rendons pas visite. La fatigue nous saisit, et l'heure du dîner vient. D'ailleurs, notre bel officier a perdu la moitié de ses charmes, à savoir sa belle humeur. Je crois qu'il garde quelque peu rancune à notre terrible Dory.

Au dessert, on nous remet un petit papier, très-joliment imprimé, qu'Emile s'empresse de nous traduire. Voyons si tu auras le même talent.

ZATURDAG, SEPTEMBER, ETC.

GROOT CONCERT

à la Strauss.

PROGRAMMA :

- Ouverture *Fingals-Hohle*, van Mendelsohn.
- Duet it de *Normani di Parigi*, van Mercadante.
- Stradelle, van Strauss.
- Ouverture *Nebucodenezar*, van Verdi.
- Introductie en Dans rict *Robert le Diable*, van Meyerbeer.

Tot Slot :

DER NEUIGKECTSKRAMER.

Entrée f. 0. 75 de Persoon.

Voilà un échantillon de la langue hollandaise, ma chère Agathe. Tu vois que le français y figure pour un quart.

C'était au *Parc* que le concert avait lieu. Pouvais-je refuser à mon fils un plaisir aussi pur ? Nous avons donc été au Parc. La société y était parfaitement représentée, la musique bonne, et les rafraîchissements détestables. En fait de glaces ou de sorbets, il n'y a que Tortoni, Blanche, Gousset ou Durand... mais ils sont loin de nous à cette heure... Je me trouvais à côté de dames élégantes qui causaient de manière à me laisser peu goûter les symphonies. Mais je goûtais encore moins leur caquetage, qui ne pouvait satisfaire ma curiosité. Elles parlaient en hollandais. Cependant le mot *moutre* revenait si souvent sur leurs lèvres, que mon cœur finit par me le faire deviner. *Moutre* veut dire mère !

Les derniers mots de notre jeune Russophile, c'est le nom dont Emile a baptisé l'officier de marine, avaient eu pour but de nous recommander le *Jardin Zoologique* d'Amsterdam, qui effaçait notre Jardin des Plantes, d'après lui, comme le soleil efface la lune. Il nous avait surtout vanté le restaurant du Jardin comme un restaurant modèle, un vrai Chevet, un Véry, un Véfour. M. et madame Blummer, qui avaient recueilli la seconde partie du programme, nous prièrent de les accepter dans notre société. Donc, ce matin, vers dix heures, une berline, et non pas un tuchesk, nous conduisit à la grille du fameux Jardin. Premier avantage sur notre Jardin des Plantes, on nous fait payer un florin par personne. Le second avantage, celui d'un restaurant, dont on manque à Paris, est aussitôt recherché par M. et madame Blummer, et même par nous, car, je l'avoue, nous avons très-faim. On nous montre, en effet, un splendide bâtiment, dont le fronton porte l'heureux mot : *Restauration*. Déjà M. Blummer passe sa langue sur ses lèvres, et, tout chaffriolant, il va droit au bureau. Il y a un bureau. Ce bureau, par malencontre, est fermé.

— Qu'est-ce à dire, fermé ? s'écrie M. Blummer.

Et il frappe de sa canne à briser les vitres. Rien ne s'ouvre. Enfin, l'un des volets s'entrebaille : un œil effaré paraît.

— Il est midi, mon bonhomme ! fait M. Blummer. Vos beefsteacks devraient être cuits, déjà. De grâce, levez-vous ! Regardez, le soleil est au plus haut des cieux. Ayez pitié de braves étrangers, et servez-leur vite à déjeuner.

L'œil effaré s'ouvre démesurément, à ces mots ; mais il n'en sort pas le moindre éclair d'intelligence.

— Allons, à vos fourneaux, vivement ; nous mourons de faim, et votre cuisine a grande renommée.

L'œil se ferme, pour exprimer qu'il ne comprend pas.

— Bigre ! sont-ils bêtes, en Hollande ! crie M. Blummer.

L'œil se rouvre. Cette fois il a compris ; et soudain deux mains s'avancent simultanément par l'entrebaillement, l'une présentant un biscuit, l'autre réclamant trois *cents* (*).

— Un biscuit ! hurle l'Allemand... mais il n'y a pas là pour ma dent creuse !...

Ma chère Agathe, pour abréger, sache que ce fut à grand'peine que nous venons à bout de nous faire servir quelques tranches de venaison à la mode hollandaise. Il nous fut encore bien plus difficile d'obtenir quelques tasses de café. Et note que nous ne pouvions nous rejeter sur le pain. Ici, à Amsterdam, on sert des pains en miniature, et dans de toutes petites boîtes. Un pain faisait à peu près une bouchée pour M. Blummer. De sorte qu'il était obligé de répéter à chaque instant :

— Du pain, s'il vous plaît !

* Un *cent* a la valeur de deux sous de notre monnaie.

Alors on prit le parti de mettre à côté de lui une cargaison de quarante boîtes, formant une provision de quarante pains.

Maintenant, ma chère amie, n'attends pas de moi la description du jardin zoologique. Il est fort beau, j'en fais l'aveu. Nous y trouvons, rangés sous les ombrages, isolés sur leurs perchoirs, et dans la grande tenue de parade, la plus belle réunion de perroquets et perruches qu'il soit possible de voir. Sa collection de singes est plus complète que la nôtre, et plus malicieuse, peut être; j'en atteste un énorme sapajou qui me fit une peur atroce en s'emparant de mon chapeau, lequel eut bien à souffrir, et vola la bague de M. Blummer, qui, du reste, s'y était prêt. Ce jardin possède aussi beaucoup plus d'animaux que le nôtre; mais, au point de vue scientifique, il en est loin comme la lune du soleil, pour prendre la comparaison de notre officier de marine.

Nous arrivons de cette fameuse expédition, ma bonne amie, et je suis d'autant plus fatiguée, que j'ai l'estomac malade par suite de notre abstinence. Aussi, en attendant le dîner, et pour charmer mes loisirs, ai-je eu la bonne idée de t'écrire. Causer avec toi m'a fait du bien. Je te remercie donc du service que tu me rends de si loin, je t'embrasse sur tes deux joues, et je te demande de me regarder toujours comme ta meilleure amie.

F. D.

Amsterdam, septembre 1835.

Oh! Madame, permettez-moi de rire encore, j'en éprouve le besoin, et rien n'est fatal, à mon sens, comme un rire rentré. Or, apprenez que ce matin, samedi, j'étais allé à la découverte avec l'ami Dory. Nous nous dirigeons vers le port pour demander l'heure du départ pour Saardam où nous sommes en ce moment, à l'occasion de la Kermesse, et puis pour y voir la fameuse maison de Pierre le Grand.

Arrivés dans le voisinage du port, nous avions plaisir à observer tous les marins, matelots, mousses, que sais-je, tous ces gens à l'épaisse encolure, aux gros vêtements goudronnés, au chapeau plat, fumant leurs pipes et buvant leur choppe devant les nombreux établissements de ce quartier, qui portent sur une enseigne, se balançant au vent, ces mots :

LIKEURREN, THÉE EN COSSY.

— Eh! cher fils, quel est cet homme? me dit mon professeur, en me désignant un quidam, tout de noir vêtu, en culottes courtes, bas noirs, et large chapeau tricorne plat, qui se dirigeait vers le quartier des Juifs.

Le bon Dory rumina quelques instants, puis ajouta :

— C'est un rabbin, ou je me trompe ! Suivons-le : je ne doute pas qu'il se rende dans quelque synagogue. C'est aujourd'hui samedi, les Juifs célèbrent le sabbat, *sabbatum Domini*. Nous serons témoins des cérémonies du culte de Moïse...

Chère madame, je commence ma lettre par vous demander la permission de rire : je me suis trompé ! c'est de pleurer, que je voulais dire, car la chose est trop grave, si grave qu'elle atteint au lugubre, au funèbre, à l'abomination de la désolation.

M. Dory a dit vrai. Le rabbin, que nous suivions à distance, tourne dans le voisinage de l'église catholique aux deux tours blanches carrées, où je vous disais avoir entendu la messe, l'autre jour, traverse un pont, arrive devant un portique à degrés, au-dessus duquel je reconnais le Jehovah des Hébreux.

Nous entrons résolument ; mais, pleins de respect, nous ôtons nos chapeaux, en pénétrant dans le temple. Deux ou trois hommes, ayant des écharpes de soie et laine blanches par-dessus leurs habits, nous disent aussitôt de nous couvrir. En effet tous les assistants ont leurs chapeaux sur la tête. Hélas ! ce n'est pas un temple, c'est une halle, une Bourse. Cinq cents hommes à peu près remplissent un assez grand quadrilatère, dont les murailles, peintes en blanc, ne laissent voir aucun ornement. Les uns sont debout, les autres assis : tous sont enveloppés dans une écharpe blanche, même les enfants. Ceux qui surviennent, déploient leur écharpe qu'ils ont apportée ou qu'ils retirent d'un siège dont ils prennent possession, et s'en couvrent la tête d'abord, puis les épaules après en avoir baisé l'extrémité. Sans doute des versets de l'Écriture y sont attachés. Au centre de cette vaste pièce, une estrade carrée domine la foule. Sur cette estrade un autel sans insignes est élevé ; des rabbins occupent les angles. Un autre rabbin est agenouillé au milieu devant un grand livre. Ces rabbins ont le tricorne sur la tête : c'est la marque de leur dignité. Celui qui est agenouillé prie à haute voix, tantôt d'une voix glapissante, tantôt sur un ton grave, tantôt faisant de grandes exclamations, montant à l'aigu, descendant soudain aux notes les plus basses. Par moment la foule se prend à parler avec lui, avec les mêmes accidents d'harmonie, ce qui est fort peu agréable à l'oreille. Puis il reprend seul avec un accent déclamatoire fort étrange. Ce qui nous frappe le plus, jusqu'à ce moment, c'est de voir que nonobstant la sainteté du lieu, car pour les Juifs ce lieu doit être saint, tous ces Juifs, il n'y pas une seule femme, si ce n'est trois, je dis *trois*, qui sont dans une galerie qui fait le tour de l'enceinte à la hauteur de quinze pieds, tous ces Juifs, dis-je, rient, causent à haute voix, parlent affaires, se sourient, se montrent du doigt, vont et viennent, s'appellent par signes, et ont l'air d'être à un marché, à une vente aux enchères, à une Bourse. — Jésus-Christ disait des Israélites de son temps :

— *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est à me!*

Je ne puis même pas dire que les Israélites que j'ai sous les yeux honorent Dieu des

lèvres. Non ! hélas ! non. Ils ne l'honorent ni des lèvres ni du cœur. C'est ce qui me fait dire le mot de l'Écriture : Abomination de la désolation ! Oui, c'est un peuple maudit !...

Soudain, quatre des assistants, dont un en chapeau gris, montent sur l'estrade, et prennent quatre espèces de chapeaux chinois, comme nous en voyons dans nos musiques militaires, et les voilà qui accompagnent le rabbin, petit homme aux petits yeux gris, qui descend, et va ouvrir une sorte de bahut d'où il tire un rouleau de parchemin qui, déroulé, doit être fort long, et dont chaque extrémité est fixée à un bâton, à l'aide desquels il le porte. Préliminairement on enlève une housse de soie verte dont il est enveloppé, et on l'apporte alors processionnellement, mais sans gravité, au centre de l'estrade. Là, deux autres Israélites déroulent la longueur d'un mètre de cette longue bande de peau blanche, et apparaît le texte sacré, en hébreu, de l'Écriture sacrée de l'Ancien Testament. Le bourdonnement des Juifs cesse à peine dans ce moment qui devrait être solennel. Cependant ils s'inclinent médiocrement lorsque sonnent les clochettes des chapeaux chinois, et.... c'est fait. Les voilà tous qui replient leurs écharpes et s'en vont, comme délivrés d'une corvée, pendant que l'on va déposer en hâte le livre sacré de Moïse.

Croiriez-vous, Madame, que nous, Français, chrétiens-catholiques, nous fûmes en cette circonstance et plus recueillis et plus pieux que ces juifs infidèles et impies ! Que le Christ avait raison de les appeler *Sépulchres blanchis* ! Blanchis était bon pour le temps où le divin Sauveur était sur la terre. Maintenant ces misérables Juifs ne sont plus que des *Sépulchres en ruines* !

Nous nous retirons, nous aussi, le deuil dans l'âme, et des pleurs aux yeux.

Pour retourner à notre Doëlenstrasse, nous traversons le quartier de ces maudits. Il offre un tout autre aspect, en ce jour de Sabbat. Il n'y a plus dans les rues, toujours immondes du reste, ni leurs petites charrettes de fruits qu'ils crient à vous étourdir, ni leurs éventaires si nombreux de cornichons et de concombres confits dans le vinaigre, ni leurs guenilles étalées pour les vendre ; mais tous sont en toilettes assez convenables ; les femmes se tiennent sur leurs portes, parées, jaunes, le tour, l'ignoble tour de faux-cheveux sur la tête, lorsqu'elles ont à peine vingt, vingt-cinq ou trente ans ; elles causent, elles allaitent leurs enfants, elles vous sourient, elles vous insultent du regard, elles semblent se moquer de vous, tant il y a peu de pudeur dans leur physionomie ; enfin, hommes et femmes étalent la dégradation de leur être, et affichent les stigmates de leur réprobation.

Au déjeuner nous racontons à ma mère et aux Blummers ce dont nous venons d'être témoins. Curiosité grande, vous le pensez. Pour la satisfaire, nous offrons de conduire notre société à la synagogue portugaise, la plus fameuse d'Amsterdam, où nous savons qu'à trois heures il y a réunion.

En attendant, nous nous rendons au Musée.

Quelles belles pages de peinture nous voyons là, Madame ! Il serait difficile de trouver

ailleurs des tableaux plus précieux de l'École néerlandaise. Laissez-moi vous nommer seulement les toiles suivantes :

- Étude d'Animaux, par *Paul Potter* ;
- La Chasse à l'Ours, de *Rubens* ;
- La Garde de Nuit, par *Rembrand* ;
- L'École du Soir, de *Gerard Dow* ;
- Un Paysage, par *Ruysdael* ;
- L'Annonciation, de *Murillo* ;
- Les Enfants de Charles I^{er}, par *Van-Dyck*.

Voyez-vous, c'est à être ébloui, c'est à se pâmer d'aise, c'est à rester là des heures en contemplation ! Vous riez peut-être de mon enthousiasme d'ignorant ? Mais, Madame, c'est précisément parce que je suis fort ignorant en peinture, comme en tant d'autres choses, hélas ! qu'il faut que ces peintures que j'ai eues sous les yeux soient bien merveilleuses pour avoir autant charmé mon sens grossier et avoir ainsi éveillé toute mon admiration. La nature y est si vraie, que le dernier paysan du monde deviendrait un illuminé en face de si belles choses, et resterait bouche bée !

Amsterdam peut bien posséder de magnifiques musées, elle qui donne le jour aux princes de la peinture. Né en 1606, sur les bords du Rhin, près de Leyde, d'un brave meunier, Rembrandt, devint, à Amsterdam, l'élève de fameux maîtres, et y fonda lui-même une école de peinture.

Dire par combien de toiles merveilleuses il se rendit fameux serait impossible.

Je ne cite ici que sa *Garde de nuit*. Rien n'est original comme cette réunion de *gardes nationaux* de l'époque, en toutes sortes de costumes, avec de ces visages flamands qui font rire, et de ces nez si massifs qu'ils font bosse sur la toile...

Vous savez, d'autre part, que cet artiste excelle par sa manière à lui de produire des effets de lumière.

Vous ne serez pas étonnée d'apprendre que l'une des places d'Amsterdam est décorée de sa statue.

Un témoin de mon bonheur et de mon exaltation nous signale gracieusement un autre Musée et porte même la bonté jusqu'à nous y conduire ; c'est celui de M. Van-der-Hoop. Là passent sous nos yeux, tour à tour, et me font jeter de nouvelles clameurs de délire, à la grande joie de ma mère qui jouit autant que moi :

- Une Hôtellerie, de *Teniers* ;
- Des Cavaliers, de *Wouwermans* ;
- Et puis des *Van-der-Werf*, des *Hoblème*, des *Weld*, des *Storck*, des *Jeanson*, des *Dujardin*, des *Stenn*, et vingt autres.

Mais il est deux heures : nous nous rendons à la synagogue portugaise, car à quatre heures part le bateau de Saardam.

Cette synagogue n'est plus un quadrilatère mesquin et retréci, où quatre à cinq cents personnes tiennent mal à l'aise, c'est un vrai temple, un parallélogramme, fort élevé, garni de bancs, bien éclairé, et dont une estrade occupe l'un des foyers. Lorsque nous arrivons à son péristyle, dont l'architecture ne manque pas de caractère, les Israélites s'empressent de nous renseigner obligeamment sur la place que nous pouvons occuper. Nous entrons. Le vide est dans ce temple. Seulement deux vieux juifs, coiffés du bicorne de nos aïeux, se tiennent aux entrées, comme pour maintenir l'ordre. L'un d'eux surtout, vrai type de juif, les dents jaunes, les yeux creux, les traits amaigris, la taille voûtée, l'expression du fanatisme religieux dans toute sa personne, me frappe si fort, et je le regarde tant et si bien, que son image ne sortira jamais de mon souvenir. Il va, il vient, fait ranger une bande d'enfants qui se présente sous la conduite d'un maître, et voilà que commence, en guise de musique d'ouverture, et pendant que les juifs qui stationnent au-dehors pénètrent, se placent, s'affublent de leurs écharpes, le chant le plus rauque, le plus discord, le plus sauvage et le plus baroque que l'on puisse se figurer. Ce sont tous ces enfants qui crient de la sorte, et comme nous sommes à deux pas de leur orchestre, la place n'est plus tenable. Nous devons déguerpir, et, en effet, pour épargner à ma mère la souffrance qu'elle endure, M. Dory ouvre bravement la marche, et nous conduit juste à l'opposite de ces bruyants criards.

Je ne vais pas vous dire ce qui se passa, chère Madame; ni l'entrée des juifs, les uns distingués comme des banquiers de la cité d'Antin, les autres chétifs comme des marchands de pomme de terre frites; ni leurs écharpes baisées; ni leurs rabbins psalmodiant je ne sais quelles hymnes auxquelles le peuple ajoutait les refrains. Je vous dirai seulement que mon vieux juif clamait de tout son cœur, et qu'au refrain en question il était le plus ardent à dominer les autres voix de sa voix tremblante et grêle.

En face de nous se trouvait bon nombre de jeunes gens. Quelques-uns me semblaient occupés de la cérémonie; l'un d'eux surtout, qui, comme les anciens, avait un livre, et paraissait plongé dans la lecture. Mais le plus grand nombre riait, chuchottait, était inattentif. Seulement quand revenait le refrain, ah! dam, alors ils donnaient un coup de trombonne effrayant. Toujours même absence de femmes, à cet office du soir. Je trouvai qu'en général il y avait plus de recueillement que le matin, dans l'autre synagogue. Ce qui nous surprit beaucoup, fut, qu'à un certain moment, le chant ayant changé d'expression, les juifs se levèrent et, pendant qu'on l'exécutait, ils imprimaient tous à leur corps un balancement plus ou moins prononcé qui avait quelque chose de fort original. Le vieux juif surtout, en ce moment, semblait vouloir imprimer une bousculade à tous ceux qui l'entouraient, tant était consciencieux et accentué le mouvement de pendule qu'il donnait à sa vieille dépouille. Son bicorne en tremblait sur sa tête, et surtout quand un enfant, un jeune homme, ou tout autre co-religionnaire changeait de place ou se laissait aller à quelque distraction.

La cérémonie se termina comme celle du matin, par l'exposition du texte sacré avec accompagnement de chapeaux chinois.

Nous avons été remarqués. Or, je dois vous dire qu'à notre sortie, les Israélites nous firent tous les saluts et toutes les politesses possibles, surtout le jeune juif pieux.

Saardam, septembre 1835.

Une demi-heure après nous voguions sur le Zuyderzée, hôtes du *Stoomboot-Mercurius*, bateau à vapeur qui fait le service d'Amsterdam à Saardam, où je termine cette lettre. Mais que de mal nous avons eu à nous faire comprendre au bureau pour obtenir des places, payer, et savoir surtout si nous aurions un hôtel à Saardam pour passer la nuit ! Heureusement un noble sire de la ville, qui allait à sa villa du côté de Broeck, vint au secours de M. Dory.

Le ciel était terne et il ventait frais sur le Zuyderzée, ce jour-là. Nous avons froid, et le *Stoomboot-Mercurius* ne nous épargnait aucune des rafales qui soufflaient. Aussi étions-nous groupés dans un coin, à l'abri du tambour de la machine, lorsqu'un voyageur vint à M. Dory et lui tint à peu près ce langage :

- Monsieur est étranger à la Hollande, et, si je ne me trompe, il est Parisien ?
- Comme vous dites, monsieur, répondit mon cher maître.
- Je demeurai long-temps à Paris, moi-même, et si je puis vous être de quelque utilité à Saardam, monsieur et madame, je me mets à votre disposition.
- Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, et nous acceptons.
- Peut-être d'ailleurs sommes-nous d'anciennes connaissances ? J'imagine que mon nom ne vous est pas étranger...
- Quel est-il, monsieur ? Veuillez nous le confier.
- Loisset...
- J'ai connu de ce nom un artiste fameux qui faisait les délices du cirque de Franconi, aux Champs-Élysées.... Serait-ce ?
- C'est parfaitement cela, monsieur.....

Sur ce, chère madame, vous avouerez-je que voilà notre artiste acrobate, notre hercule-écuyer, bel homme, gracieux personnage, causeur distingué même, sachant parfaitement son français, son anglais, son allemand, son hollandais, qui se met à nous conter son histoire, véritable histoire de Bohême, pleine de poésie, de décousu, de splendeurs et de misères.

Après avoir été long-temps l'ornement du cirque de Paris, mon bohémien s'était ennuyé d'être aux ordres d'un maître, et s'était fait maître lui-même. Ayant épousé l'écuyère

habile que vous avez admirée jadis sous le nom de Caroline, il avait, de ses deniers, acheté une fort belle collection de chevaux, s'était entouré d'une troupe d'artistes, avait composé tout une musique, et traînant à sa suite soixante-dix personnes, il allait de ville en ville, plantant sa tente pour un mois, dressant ses pavillons, exhibant ses coursiers, faisant sonner ses fanfares et se couronnant de gloire. C'est ainsi qu'il avait parcouru l'Allemagne, la Prusse orientale, l'Angleterre. Il était en ce moment à Saardam, et venait d'Amsterdam où on lui dressait un cirque pour la Kermesse prochaine.

Si je faisais un roman de ma lettre, Madame, peut-être choisirais-je mieux mes tableaux, et mon imagination me fournirait sans doute de plus brillants sujets que celui qui tombe là sous ma plume. Mais vous m'avez dit de vous raconter ce qui nous adviendrait, sans rien changer : je reste donc fidèle historien. D'ailleurs un saltimbanque honnête n'est pas à dédaigner, surtout lorsqu'il a de l'esprit et qu'il remplit bien sa carrière. Or, dans son récit, c'était un bon père de famille qui parlait, et quand sur le promontoire de Saardam, il nous montra les robes blanches de deux femmes qui flottaient au vent, les larmes lui vinrent aux yeux, lorsqu'il les salua de loin et nous dit :

— Ma femme et ma fille !

Alors ce bon et généreux artiste, heureux de retrouver des membres de son public parisien bien-aimé, ne voulut-il pas nous faire les honneurs de ses arènes ?

— Vous aurez les meilleures places, nous dit-il, les places d'honneur ! Mes chevaux feront pour vous leurs plus beaux exercices, tous mes meilleurs écuyers passeront tour à tour sous vos yeux, c'est à vous que ma femme, ma fille et ma sœur adresseront leurs sourires, et, un moment encore, elles se croiront à votre beau cirque de l'Impératrice, ou au grand cirque Napoléon de vos boulevards. Venez, je vous en conjure !

Ecoutez, Madame, il y avait quelque chose de si vibrant dans la voix de cet homme, que nous n'avons pu le refuser.

— Oui, dit ma mère toujours bonne, nous irons vous admirer et vous applaudir, car je me souviens de la terreur que je ressentais jadis à vous voir faire l'Hercule, debout sur votre vigoureux étalon, et tenant votre enfant suspendu par le pied, comme si vous alliez lui briser le crâne de votre massue.

Cependant Amsterdam ne nous apparaissait plus dans le lointain que comme une cité fantastique perdue dans les brumes de l'horizon. Saardam, au contraire, nous arrivait à toute vapeur, sur la rive droite de l'Ye, avec sa large couronne de moulins à vent, ses tentes bariolées des bateleurs ambulants de la Kermesse, dont les banderolles de toutes couleurs tranchaient sur la verdure de l'île, car Saardam ressemblait à une île verdoyante. Son clocher pointu surmontant une haute tour à quatre pans, rose de ton, ses kiosques sous leurs ombrages de saules pleureurs ; ses mille maisonnettes peintes et de toutes formes, entourées de pelouses et de parterres ; les mille aspects des rues où une foule bigarrée allait et venait comme des ombres chinoises ; les musiques de ses jongleurs ; les canaux

bordés de hauts arbres et les navires qui glissaient le long de leurs rives ; rien n'était charmant comme cette vue féerique que couvrait un ciel gris, mais qu'éclairaient de furtifs rayons d'un pâle soleil.

Enfin nous abordons. Tout d'abord M. Loisset, qui était là chez lui, ne veut nous rendre la liberté que quand nous avons salué sa famille, vu son cher Mac-Colum, caressé ses nobles chevaux, arpenté son cirque, examiné la place que nous y occuperons, visité ses loges, critiqué les décors et les armoiries des supports. Mais enfin il nous laisse voler de nos propres ailes, et nous voici allant dans Saardam, traversant le champ de foire, allant à la queue du loup à travers sa Kermesse, tant la foule est serrée, pressée, pantelante, et nous dirigeant à travers les mille jolies rues pittoresques et champêtres, car elles ont toutes leurs pelouses, leurs frais jardins, leurs saules, leurs peupliers, leurs jalousies vertes, leurs murailles lisses, brillantes de peintures de tous les tons, avec des auvents gracieux, vers la fameuse maison de Pierre le Grand.

— Qu'est-ce qu'une Kermesse, mon ami ? Et que signifie cette maison de Pierre le Grand, dont tu m'as déjà parlé ? me dites-vous, Madame, car je vous entends d'ici.

En Hollande et dans les Flandres, on appelle Kermesse une fête de village, ou une fête de ville, fête toute pour le peuple et par le peuple. Ainsi la fête de Saint-Cloud, une fête de nos Champs-Élysées, seraient ici des Kermesses.

Je passe maintenant à Pierre le Grand.

Pierre Alexiovitch I^{er}, le génie civilisateur de la Russie, et l'un des grands hommes les plus étonnants des temps modernes, naquit le 40 juin 1672. Il était le plus jeune des fils du Tzar Alexis Michælovitch, et petit-fils de l'illustre chef de la dynastie des Romanof, de cette dynastie appelée à l'honneur d'étendre et de régénérer le grand empire fondé, dès le XI^e siècle, par le conquérant Rourick, conducteur de barbares et barbare lui-même.

J'espère que je me montre un peu Russophile, hein ? moi qui stygmatisé les autres de ce nom ! mais c'est M. Dory qui me dicte les mots qui précèdent et ceux qui suivent...

Les premières années de Pierre furent entourées de périls. A la mort de Fœdor, fils aîné d'Alexis, en 1682, les grands de Russie, déterminés dans leur choix par l'incapacité de l'imbécile Iwan, second fils de ce prince, donnèrent la couronne à Pierre I^{er}, jeune enfant de dix ans, issu d'un autre lit. Cela ne faisait pas le comte de la princesse Sophie, du même lit qu'Iwan, et sa sœur. Les jours de Pierre furent menacés. Sa mère, Nathalie Nuriskine, l'emporta dans ses bras la distance de soixante verstes pour l'arracher à la fureur de ses ennemis. Sophie triompha, Iwan fut sacré. Pierre, dont on corrompit les mœurs afin de tuer son génie, se devinant lui-même, sous l'inspiration d'un aventurier de Genève, Lefort, qui fait briller à ses yeux l'éclat des sciences et des arts de l'Europe, s'éloigne de la Russie, vient étudier dans cette Europe les merveilles du savoir, et s'installe à Saardam, pour se faire charpentier, apprendre la marine, qui doit être la grande

Cette seconde pièce offre à la vue des portraits de Pierre le Grand : l'un, de grandeur naturelle, est peint à l'huile ; les autres sont gravés. Beaucoup d'autres gravures couvrent les murailles.

Dans les deux pièces, des fenêtres étroites ouvrent sur le jardin converti en pelouse, qui l'entourait. Une allée couverte de coquillages et de galets entoure ce petit domaine du héros.

D'ailleurs, qui sait ? N'auriez-vous pas vu cette fameuse cabane, ne serait-ce que dans le fameux opéra comique de *l'Etoile du Nord* ou dans le vaudeville le *Bourgmestre de Saardam* ? Il est donc inutile que j'insiste autant sur sa description.

Sur un autre marbre blanc, nous lisons encore en lettres d'or :

Willem Koning der Nederlanden,
Wilhelmina, den 22 september 1831.

Et enfin, sur une dernière plaque :

Willem-Prins-Van-Orange, Feld-Marschal
Hasselt-Lewen, 8 augustus 1831.

Vous voyez que des rois sont venus méditer en ces lieux.

Nous inscrivons très-modestement nos noms sur un registre destiné à recevoir les réflexions des visiteurs. Je remarque peu de noms français, mais, en échange, beaucoup de noms allemands et plus encore d'anglais. La Russie est fort peu représentée sur les pages de ce livre, qui est précisément placée sur la table faite à la hache par Pierre le Grand, sur laquelle il a maintes fois mangé, sur laquelle il a beaucoup médité, creusé, préparé l'avenir, et qui lui a vu écrire ces mots fameux :

« Je suis ici pour vivre conformément aux paroles que Dieu fit entendre à notre père
» Adam : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. Il est vrai que je ne travaille
» pas par nécessité ; mais je veux m'instruire dans la science de la marine, pour aller
» ensuite écraser les ennemis du nom chrétien. »

Et il a tenu parole !

Les grands chantiers qui existaient à Saardam, au temps de Pierre le Grand n'existent plus depuis long-temps : mais les nombreuses expressions hollandaises qui, dit-on, se sont conservées dans la terminologie nautique de la Russie, rappellent assez le séjour du grand réformateur en Hollande.

Après plus d'une heure de séjour dans ce retiro d'un charpentier-empereur, nous re-

tourneons à la Kermesse, qui débordé jusque dans le voisinage de la cabane impériale. Nous visitons *Zaandam*, comme on dit, au lieu de *Saardam*; nous nous extasions devant l'infinité de petites rues propres de cette bourgade, de l'infinité de petites maisons plus propres encore, devant les kiosques qui bordent le canal ou plutôt les canaux; et, enfin, après un dîner passable, nous nous rendons aux vœux du bon Loisset, en allant voir

La Lutte des Voltigeurs;
Le Double Saut Périlleux;
Le Pas des Guirlandes.
Door Mejulvr Mina Schreiber;
La Tronka Hispaniola
Door den Heer Edwards;
De Heer Thomas Mac-Collum;
Geboren Carolina Loyo, etc., etc.,
Et Arlequin Skelet
Of de Magt der Tooverkunst,
Groote pantomime met veranderingen, in 6 tableaux.

Nous faisons heureux ces braves Bohémiens, n'était-ce pas un vrai bonheur pour nous-mêmes?

Pour nous, le spectacle était plus tôt sur les banquettes, où se pressaient des masses de paysannes de la Hollande septentrionale, se faisant remarquer par la fraîcheur de leur teint autant que par la grâce de leur costume national, et surtout le fronton d'or, le turban russe, et les chapeaux à petits miroirs.

Aujourd'hui dimanche, après la messe entendue dans une petite chapelle catholique, et nos devoirs religieux remplis, nous allons partir pour Broeck, sur la rive qui regarde l'ouest du Zuyderzée.

Broeck est un village célèbre par une propreté sans pareille. Presque toutes les maisons sont construites en bois et peintes de diverses couleurs. Devant les portes sont placés des sabots que leurs propriétaires ont soin d'ôter de leurs pieds avant de franchir le seuil de leurs maisons. Ma mère, qui a déjà visité la Hollande il y a dix ans, me dit merveilles de l'aspect pittoresque de Broeck.

Et puis de Broeck, nous verrons le grand canal du Nord, creusé dans les terres d'Amsterdam au Helder, sur la mer du Nord, et près de l'île de Texel. Ce canal, le plus grand et le plus large de l'Europe, permet aux vaisseaux de sortir à toute heure, sans craindre les orages ni les bancs du Zuyderzée.

Maintenant qu'il est terminé, un navire arrive au Helder en dix-huit heures, et enfin en mer. Tandis qu'autrefois il était forcé d'attendre deux mois pour oser affronter les dangers du Zuyderzée, terrible et orageux.

Plus de cinq mille grands vaisseaux font chaque année le voyage de ce canal.

En vérité, j'abuse de votre patience, chère Madame; mais pour obtenir mon pardon, laissez-moi vous baiser au front, et vous dire que le fils de votre amie vous aime comme sa mère.

E. D.

